

Pierre Vidal-Naquet, ses origines comtadines et sa rencontre avec René Char

Par Jean-Paul CHABAUD

L'intérêt d'une rencontre

Au cours de l'année 2000, ayant entamé l'étude biographique du carpentressien Alfred Naquet¹, ce parlementaire émérite de la fin du 19^e siècle, et comme je souhaitais obtenir le maximum d'éléments, je cherchais à atteindre, sans les connaître, quelques descendants de ce personnage. Le hasard de la quête ne m'impressionna pas car je savais que dans chaque famille au sein de laquelle l'un des membres s'est illustré, un descendant, enfant, petit-enfant, neveu... s'est penché sur la vie de l'illustre.

Au hasard, je téléphonais et écrivais. De l'inconnu au doute, c'est dans un petit village du centre de la France, chez un descendant de la première épouse d'Alfred Naquet, qu'un an plus tard je trouvais les archives et photos de famille.

Au cours de ces recherches, j'avais découvert, dans l'annuaire, l'adresse d'un Pierre Vidal-Naquet, vivant à Paris. Comme la mère d'Alfred Naquet se nommait Vidal, je pensais que les familles pouvaient être liées. J'envoyai ma lettre.

« Non ! me fut-il répondu au téléphone, nous ne sommes pas parents, ou très lointains ; nos familles ne se sont pas connues mais ce personnage et son histoire m'intéressent ! »

Après avoir fait part de l'état de mes recherches, celles-ci n'étant pas très avancées, notre relation s'interrompit en même temps que

Au cours de l'année 2000, ayant entamé l'étude biographique du carpentressien Alfred Naquet nous raccrochions notre combiné, faute d'intérêt majeur.

Mais la ténacité du curieux fit son œuvre, si bien qu'une vingtaine de mois plus tard, un livre relatant la biographie d'Alfred Naquet, prenait une forme définitive. Entre temps, par des informations radiophoniques, télévisuelles ou des parutions historiques, je sus mieux qui était Pierre Vidal-Naquet, et l'idée me vint, en même temps que je lui adressais une autre lettre, de lui proposer de préfacier cet ouvrage, lui qui semblait intéressé par le sujet.

« Oui ! Volontiers ! » répondit-il au téléphone. Je lui fis part de ma méconnaissance de cette situation et questionnai :

« Quelles sont les conditions que je devrais respecter ?

- Aucune ! Il suffit que votre travail soit bon ! »

Je compris qu'il ne voulait pas perdre de temps à coopérer à des œuvres médiocres. Nous ne perdîmes pas de temps en politesse ou conseil et, comme je devais me rendre à Paris, je lui demandai la permission de déposer, à son domicile parisien, le manuscrit en question.

Le rendez-vous fut honoré et, le plus simplement du monde, je fis la connaissance de Pierre Vidal-Naquet ; il ne put m'aborder comme l'un de ses étudiants, mais ma situation de *néo-historien* tardif le fit sourire, assurant que les historiens de province étaient indispensables car « ils découvrent des archives que je ne peux atteindre. » Il me narra les meilleurs souvenirs de ses séjours dans le Comtat, d'où sont issus ses aïeux, se rappelant du bon saucisson de

¹ Alfred Naquet, parlementaire comtadin, 'Père du Divorce' - Jean-Paul Chabaud - Études Comtadines-2001.

Malaucène (!), de l'ambiance agréable de la région, de sa visite à la synagogue, etc.

C'est au cours de l'été 2002, pendant ses vacances à Fayence, dans le Var, vacances au cours desquelles il mettait une dernière main à ses « dossiers annexes », que le professeur agrégé lut les pages tirées de l'étude réalisée par l'*historien amateur*.

En septembre, je reçus quelques pages dactylographiées par sa secrétaire, à porter en préface de l'ouvrage. Dans un plaisir confus, j'en déduisis que mon travail était correct ! Cette acceptation était la notation, comme un *bon à tirer*. Je ne saisis pas, alors, l'importance de cette décision, trop pris que j'étais par les affres matérielles de l'édition que sont la mise en page et l'imprimerie. Rapidement, *Naquet* fut édité, suivi de la biographie et du catalogue de l'œuvre de J.S. Duplessis, qui précédait le *S.T.O. en Vaucluse*, œuvre d'un jeune universitaire, puis des 7 dernières *Nouvelles* d'André de Richaud, retrouvées par l'étudiant comtadin, Roger Colozzi. Ces parutions sont les fruits des *Études Comtadines*, cette association qui étudie l'Art et l'Histoire dans le Comtat Venaissin et qui décida, en 2004, d'ouvrir les pages d'une revue historique à tous les amateurs d'histoire locale. Cette histoire comtadine qui est toute à découvrir, si peu fut étudiée cette région, au pied de cette montagne sauvage et inconnue.

Et, si Pierre Vidal-Naquet n'avait pas accepté de rédiger la préface qui présentait le livre *Alfred Naquet* ? Ce livre ne serait certainement pas paru, par honnêteté intellectuelle ! Les suivants non plus !

Si je ne suis pas malheureux, la veille de ses funérailles, c'est que la réflexion déclenchée

par l'annonce de son décès m'a fait comprendre l'intérêt de notre rencontre. Sans rien vouloir me transmettre, l'historien important qu'il fut, m'avait tendu une clé invisible, celle qui m'a permis d'avancer sur la voie imprévue. Que serait-il advenu si je n'avais pas croisé sa route ? Nul ne le sait ! Mais je peux affirmer que, si les *Études Comtadines* existent, c'est grâce à lui !

Ce Comtat, négligé historiquement et sur lequel se penchent les *étudiants comtadins* afin d'en connaître son Histoire particulière en rédigeant des textes souvent inédits, dont chacun mérite la considération.



Cette revue des *Études Comtadines* à laquelle, récemment, j'avais proposé à Pierre Vidal-Naquet de participer en rédigeant deux textes sur ses liens comtadins.

Ne recevant pas de réponse, je savais qu'il avait acquiescé à ma demande. Secrètement, j'attendais la fin de cet été 2006 pour recevoir ses textes et les inscrire aux sommaires, mais la canicule ne l'a pas voulu ainsi : elle emporta l'esprit en brûlant les brouillons.² L'Histoire ne nous livre que ce qu'elle veut !

² Pierre Vidal-Naquet est décédé le 29 juillet 2006, à 76 ans. Historien, il était directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales et directeur du Centre Louis-Gernet- recherches comparées sur les sociétés anciennes-(CIRCSA)- A rédigé de nombreux ouvrages sur la Grèce ancienne, sur la question juive et l'histoire contemporaine, méditant sur les rapports entre mémoire et histoire : *L'Affaire Audin - Le trait empoisonné, réflexions sur l'affaire Jean Moulin - La Raison d'État - La Torture dans la République - Économies et Sociétés en Grèce ancienne - Mythe et Tragédie en Grèce ancienne - Les Crimes de l'Armée française - Les Assassins de la mémoire - Atlas Historique - Les Juifs, la mémoire et le présent - Mémoires 1 et 2...*

Les origines comtadines de Pierre Vidal-Naquet

Pierre Vidal-Naquet, né à Paris en 1930, était le fils aîné de Lucien (Paris 1899- Auschwitz 1944) et de Margot Valabrègue (Marseille 1907- Auschwitz 1944).

Ses origines comtadines, il en est issu véritablement, des deux ailes familiales. Du côté paternel, le Comtat remonte à la 6^e génération, au XVIII^e siècle, tandis que son grand-père maternel est né à Carpentras.

«³ Mon père, Lucien, était avocat à Paris, au cabinet d'Alexandre Millerand, ministre, Président du Conseil puis Président de la République de 1920 à 1924. Il ne trouva jamais d'explications convaincantes du nom de Naquet qui fut celui de nos ancêtres, Aron et Jonathan de Carpentras- avant que, pour des raisons non éclaircies par la famille, Isaïe Naquet, né en 1718 à Carpentras, devienne Isaïe Vidal-Naquet, nom sous lequel il est mort à Montpellier, le 27 germinal an VIII (1800)- Il s'était marié en 1748 avec Myriam Lisbonne.

[...] Je sais depuis 1982, quelle est l'étymologie de Naquet : le participe latin nascens : naissant, a donné Nasques, nom qui figure dans une liste des Juifs de Carpentras en 1357, puis Nacquet et enfin Naquet. Quand à Vidal, c'est la traduction de l'hébreu hayim : vivant. Le double nom Vidal-Naquet ne viendrait pas d'un mariage. [...]

Alfred Naquet, rendu célèbre comme auteur de la loi du divorce en 1884, était le cousin germain d'une de mes arrière-grand-mères maternelles. [...]

[...] On racontait dans la famille qu'un de mes grands-oncles de Carpentras, Gustave Valabrègue, avait obtenu une bourse pour le fils du

boulangier Daladier, prénommé Édouard ; cela lui permit de passer son agrégation d'histoire puis de devenir député avant d'être nommé Président du Conseil. Mais ma mère, en juin 1940, apprenant à la radio qu'un remaniement ministériel venait d'avoir lieu, s'exclama : « *Enfin, on a pu se débarrasser de Daladier ; il n'était que temps, sa présence au pouvoir était un vrai scandale.* »

[...] Ma mère, Margot Valabrègue, était la fille d'Isaac, dit Jacques -1863-1933- et d'Adrienne Lévy -1870-1956, parents qui s'étaient mariés en 1892. Elle avait une sœur jumelle, Marthe, qui se maria avec le frère cadet de mon père, devenant ainsi ma tante.

[...] Mon grand-père maternel, Jacques Valabrègue était natif de Carpentras et parlait le provençal. Il était marié à Adrienne Lévy, une Alsacienne née à Paris. Jeune mère de famille, à Marseille, Adrienne ne supportait pas que sa belle-mère, Amélie, vînt de Carpentras voir ses enfants et petits-enfants en cheveux, c'est-à-dire, sans chapeau.

[...] Jacques était le fils de Benjamin-Israël, dit Adolphe, Vidal-Naquet et de Rachel, dite Amélie, Naquet. Adolphe, qui était à la tête d'une huilerie, à Marseille, avait été ruiné dans le Comtat, vers 1885, lors du remplacement de la garance par les couleurs à base d'aniline.

[...] Ces Valabrègue de Carpentras étaient loin d'être dans la misère mais ils n'étaient apparentés que de loin aux *Valabrègue riches*, les Valabrègue de Villemarie, dont le chef de famille était le beau-frère du capitaine Dreyfus.

[...] Lorsqu'il visita Carpentras, lors de son voyage de noces, en septembre 1929, mon père écrivit qu'il lui avait semblé que les pierres lui disaient un tas de vieilles choses dont elles étaient empreintes. Il se souvenait que dans son enfance, il avait souvent entendu parler de Carpentras et du Comtat au sein de la famille et également par les cousins Alphandéry, les Valabrègue, les Abran.

³ Lignes tirées du tome 1 de : *Mémoires, La brisure et l'attente*- Pierre Vidal-Naquet- éd. Le Seuil- La Découverte-1995-

Pierre Vidal-Naquet rencontre René Char

Dans la période d'après-guerre, les esprits mirent un temps pour se reconstituer et se remettre à penser. Les échanges étaient nombreux entre hommes et femmes de pensées différentes ou identiques ; les clubs d'idées se formaient. Comment comprenait-on ce qui venait d'arriver ? Pourquoi avions-nous dû subir cette période ? De raisons politiques en raisons historiques, on tentait de comprendre ! Devait-on se laisser entraîner dans la tentation communiste ?

Pierre Vidal-Naquet pensait : « *Je n'étais pas blumiste mais qu'étais-je ? Je me surpris à penser avec sympathie au Figaro. Mais justement, pouvait-on, en se laissant convaincre par Le Figaro, rester partisan de l'indépendance des peuples colonisés, des Vietnamiens aussi bien que des peuples de l'Afrique du Nord ?*

D'autres, comme Jean Paulhan, étaient obsédés par un retour à la littérature pure.

Des revues se créaient pour diffuser les fruits des réflexions - *Esprit, Combat, Départ* - ; les *intellectuels* de cette époque, souvent d'anciens élèves des grands lycées parisiens, Carnot, Henri IV et de la Khâgne de Lyon, souhaitaient faire connaître leur vérité. Pierre Vidal-Naquet fut, en mars 1948⁴, l'instigateur de la revue *Imprudence*, -née sous le signe de la révolution permanente. L'esprit l'emportait tant que l'on avait omis d'indiquer un prix sur l'imprimé, mais aussi le moyen de se le procurer... ! Après trois numéros, elle cessa de paraître en mars 1949.

⁴ Pierre Vidal-Naquet, né à Paris le 23 juillet 1930, est alors âgé de 17 ans et demi. Trois années se sont écoulées depuis que ses parents lui ont été enlevés, en pleine adolescence ; il ne savait pas pourquoi ni où ils étaient ; cette brisure suivie d'une attente improbable auraient pu abîmer ce jeune esprit brillant.

« Et pourtant, quelque chose travaillait en nous qui nous conduisait vers une toute autre direction. En juillet 1947, à l'Exposition internationale du surréalisme, j'avais fait l'acquisition de deux minces plaquettes - *Seuls demeurent* et *Feuillets d'Hypnos* - de René Char. Un petit livre de Georges Mounin, *Avez-vous lu Char ?* avait été publié chez Gallimard, début 47. Char n'était pas le seul poète, parmi ceux qui étaient issus du surréalisme, à refuser de se faire embrigader à la façon d'Aragon et d'Éluard dans le communisme d'appareil et d'État. Mais Char était un ancien surréaliste qui avait été au maquis et, contrairement à Benjamin Péret, auteur d'un pamphlet intitulé *Le Déshonneur des poètes*, nous pensions qu'il était bon d'avoir été maquisard et d'avoir lutté contre l'occupant. Les textes de Char n'agirent pas tout de suite sur nous, mais un jour, Pierre Nora me dit, dans notre langue de grands adolescents : « *Tu sais, c'est tellement ça !* »

[...] Le n° 1 d'*Imprudence* était placé sous le signe d'un texte de Valéry, Le meilleur des conseils ne vaut pas la moindre imprudence. Le n° 2 prenait un chemin nouveau, celui d'une révolution sur le plan moral, d'un refus catégorique de la guerre froide que les uns et les autres voulaient nous imposer au nom de *l'heure du choix*. Nous arrivons dans le débat bien après qu'il a débuté. Peut-être pourrions-nous apporter la lucidité qu'ont perdue ceux qui s'y sont épuisés ?

[...] A ce contenu nouveau, il fallait un symbole nouveau. Or, dans *Feuillets d'Hypnos*, je lus ceci : AUX PRUDENTS : Il neige sur le maquis et c'est contre nous chasse perpétuelle. Vous dont la maison ne pleure pas, chez qui l'avarice écrase l'amour, dans la succession des journées chaudes, votre feu n'est qu'un garde-malade. Trop tard. Votre cancer a parlé. Le pays natal n'a plus de pouvoir.

[...] Au nom de la revue nous écrivîmes au poète pour lui demander l'autorisation de

mettre ces formules éclatantes sur la quatrième page de couverture de notre numéro 2. La réponse vint, courtoise, datée du 18 juin 1948 : *Je ne puis que vous envoyer mon consentement, dans la mesure, bien entendu, où vos camarades et vous êtes persuadés de l'accord, avec votre pensée et vos intentions, de mon propre sentiment.*

[...] Là était toute la question. C'est en tremblant que nous adressâmes à Char le numéro 2 qui s'ouvrait sur un texte, une sorte d'éditorial que j'avais écrit-réécrit dix fois : *L'avant-garde n'est à personne*, qui expliquait pourquoi il n'était pas possible d'être surréaliste en 1948 et que notre révolution ne pouvait se faire que sur un plan moral.

[...] Le 10 juillet, je recevais une lettre de René Char :

Enfin, Pierre Vidal-Naquet, on ne glisse pas sur une authenticité seulement embryonnaire en lisant les textes de votre revue. Votre façon substantielle d'appréhender le réel, la loyauté



Pierre Vidal-Naquet en 1968

et les scrupules dont font preuve vos collaborateurs dans le dire du labyrinthe que le monde d'aujourd'hui vous offre, l'exigence d'une vérité que se disputent les machiavels pour l'anéantir – rassurez-vous, ils crèveront-, toutes ces intentions, cette réserve, ces accents, ces critiques justifiées, ce refus de vous asseoir, cette foi dans le juste, dans le lucide, m'ont fait plaisir et m'ont ému. Restez du bond, déclinez le festin. Je vous écris spontanément, n'aimant pas correspondre. Vous gagnerez du terrain encore, certes, vous vous allègerez. Je vous souhaite de conserver longtemps le pouvoir, l'honnêteté et l'ardeur de vous exprimer. Les éternelles génisses de la politique et de la littérature ne vous ménageront pas les critiques. Tenez votre liberté et surveillez vos illusions, vous n'en serez que plus 'profond', le moment venu, comme l'arbre à réglisse dont les racines sont les fruits de la terre succulente.

Peut-on imaginer notre éblouissement ? Il dure encore.⁵ Je demandai à voir Char. Il me reçut à maintes reprises à l'hôtel Montalembert. Il vint même un soir chez moi où il écouta Mozart.

J'étais en présence d'une montagne, d'un Ventoux de la poésie. Je n'essaierai pas ici de le faire parler. Seul ou presque, Paul Veyne l'a vraiment donné à entendre.⁶

Me stupéfiait cette possibilité, ce don d'être poète dans l'immédiat ; cette dédicace, par exemple, sur mon exemplaire de *Dehors la nuit est gouvernée*, en mars 1949 : *Quand les nuits sont privées de chemin, les étoiles se les partagent et nous ne savons plus rien. Ou encore, vingt six ans plus tard, en décembre 1975, ces mots sur Homère, en réponse à un essai que je lui avais dédié : Homère, dieu pluriel, avait œuvré sans ratures, en amont et en aval à la*

⁵ Ces textes, dont je m'autorise la retranscription pour un peu mieux comprendre René Char, sont respectueusement tirés du tome I, de : *Mémoires* -(voir note 3)-

⁶ *René Char en ses poèmes* – Paul Veyne- Gallimard-1990

fois, nous donnant à voir l'entier Pays de l'homme et des dieux.

[...] Le dernier numéro d'Imprudence fut placé sous le signe de Char : texte inédit du prologue à son film, Sur les hauteurs. Le titre de mon propre éditorial, Obscurité et aventure, avait été trouvé par Char.

[...] Quand je le rencontrai, en 1948, la seule idée de croiser un homme comme Marcel Jouhandeau lui faisait horreur. A la Libération, il avait refusé de se mêler de l'Épuration, mais son mépris pour tous ceux qui avaient pactisé avec Hitler était sans limites. Il écrivit : *Non, ces gens-là n'étaient pas seulement stupides-ou parfois innocents. Ils ne semaient pas que la grêle. Ils n'avaient pas l'effroi de l'horreur, surtout. Ah ! ils méritaient au moins d'être tous bannis à perpétuité. Vous savez la suite.*

[...] Je crois que la rencontre de Char avec Heidegger, au Thor, en 1966, recelait une part d'un immense malentendu, non pas qu'ils ne purent se parler directement, n'ayant aucune langue en commun. La *patrie grecque* de Heidegger était germanique et politique au plus haut degré ; elle s'identifia même, en 1933, avec le nouveau Reich hitlérien.

Rien de tel n'exista jamais chez René Char. Son *Hellade, rivage déployé d'une mer géniale d'où s'élançèrent à l'aurore le souffle de la connaissance et le magnétisme de l'intelligence, gonflant d'égale fertilité des pouvoirs qui semblèrent perpétuels*, quelles qu'aient été les circonstances de l'écriture de ce poème, ne s'identifia à aucune patrie terrestre, à aucun État, jamais.

[...] Le 26 août 1949, je me rendis de Marseille à L'Isle-sur-la-Sorgue à l'invitation de René Char. Je passai auprès de lui deux jours puis rentrai à vélo. Il me montra le partage des eaux, la rivière dont il parlait comme il aurait parlé d'une femme, et le Thor. Quelques jours plus tard, je reçus de lui des photos qui avaient été prises de nous. Je gardai le silence parce que je ne trouvais pas les mots.

Mon ancienne imprudence m'avait au moins valu cette rencontre.

La dernière lettre que je reçus de Char est du 6 novembre 1987 puis je fus présent et lecteur de poèmes, un après-midi de grand vent, le 24 février 1988, lorsque son corps fut mis en terre au cimetière de L'Isle-sur-la-Sorgue.

Jean-Paul CHABAUD